

Rirette Maîtrejean, anarchiste limousine

LA CORRÉZIENNE, dont le vrai nom était Anna Henriette Estorges, naît le 14 août 1887 à Saint-Mexant (19330), dans le canton de Tulle campagne. Le village comptait alors mille habitants. Il présente l'originalité d'être construit à l'écart de son église.

Son père entrepreneur de maçonnerie décède quand elle a 16 ans. Rirette monte à Paris vers 1904, après avoir préparé l'École normale, car sa mère voulait la marier contre son gré. Couturière, elle vit l'exploitation des prolétaires et fréquente les causeries populaires des milieux libertaires. Elle épouse Louis Maîtrejean, sellier anarchiste, dont elle aura deux filles (Maud et Sarah). En 1905, Louis est détenu six jours pour port d'arme. Le 9 juin 1910, alors qu'elle était séparée depuis presque trois ans, Louis se voit condamné à cinq ans de prison pour fabrication et émission de fausse monnaie.

Le 30 juillet 1908, alors que Rirette prend part à une manifestation de solidarité avec les terrassiers en grève depuis le 1^{er} mai à Draveil, le cortège est violemment chargé par un régiment de dragons qui tire sur la foule (4 morts, 200 blessés, dont Rirette sérieusement atteinte à une jambe).



La « *petite militante agressive et mince, au profil gothique* » (dixit Victor Serge) devient la maîtresse de Maurice Vandamme (dit Mauricius, 1886-1974), brillant anarchiste individualiste, néomalthusien, antimilitariste et chantre de l'amour libre.

En août 1909, un rapport de police précise que Rirette est expulsée de Belgique en même temps que Victor Kibaltchiche (dit Serge), qu'elle avait rencontré à Lille, lors d'une tournée de conférences de Mauricius dans le Nord.

De février à décembre 1909, elle dirige une première fois la publication de *L'Anarchie*, journal qui avait été animé par Libertad jusqu'à sa mort à 33 ans (voir encadré). Elle y remplace Lorulot (André Roulot, 1885-1963), libre penseur, végétarien buveur d'huile, naturiste et anarchiste individualiste.

En juillet 1911, elle transfère le siège du journal rue Fessart (Paris XIX^e), location où elle vit avec ses deux filles et Victor Serge. De nombreux anarchistes y passent pour amener des articles, préparer la composition, plier puis distribuer *L'Anarchie*. Parmi eux, des jeunes illégalistes se font repérer par la police. Deux mois plus tard commençait l'affaire des « bandits tragiques ».

Rirette est arrêtée le 20 mars 1912. Elle comparait le 3 février 1913, inculpée de recel de malfaiteurs. À la suite de cet éprouvant procès de la bande à Bonnot devant la cour d'assise, elle est acquittée, mais Kibaltchiche écope cinq ans de réclusion pour détention d'armes (deux revolvers avaient été trouvés lors d'une fouille des locaux de *L'Anarchie*).

Elle épouse son ami Victor alors qu'il purge sa peine, le 4 août 1915. Expulsé en 1917, il se réfugie à Barcelone. Il se brouille avec Rirette avant d'aller rejoindre la Russie bolchévique. Ils divorcent le 14 février 1927.

Après la guerre, Rirette semble avoir cessé les activités militantes. Elle collabore cependant à *La Revue anarchiste* (1929-36). Elle est restée proche des milieux anarchistes, comme le prouvent son abonnement en 1951 à *Défense de l'Homme* et sa collaboration en 1959 à *Liberté* (journal lancé en 1958 par Louis Lecoq afin de libérer les objecteurs de conscience emprisonnés à répétition).

Rirette a vécu de son travail de correctrice de presse syndiquée dès 1923 au *Soir et Paris-Soir* (avant la deuxième guerre mondiale), et, après 1945, à *Libération* (où elle a sensibilisé Albert Camus à l'anarchisme).

Le 14 juin 1968, aveugle, elle meurt, âgée de 81 ans, à l'hospice de Limeil-Brévannes.

Ses souvenirs d'anarchie

« Estropié, boiteux, Libertad manifestait sans cesse. Vêtu de sa longue blouse noire de typographe, cheveux au vent, on le voyait partout où ça chauffait. Et quelle voix, mes amis ! C'était un chef. Que de fois l'ai-je vu, adossé à un mur, maniant ses béquilles comme des massues, faire des moulinets terribles. Il faisait le vide autour de lui. [...] Lorsqu'il jugeait toute résistance impossible, il se souvenait aussitôt qu'il était infirme. Les agents n'avaient plus entre les mains qu'un corps de souffrance, d'où s'exhalait sans arrêt une plainte infinie.

- Vous me faites mal, ne touchez pas à ma jambe !... ne touchez pas à mon bras !...

Tant et si bien qu'au bout de quelques arrestations qui leur donnèrent le plus grand tintouin, les gardiens de la paix prirent le parti de ne plus jamais arrêter Libertad.

Par contre, ils coffrèrent sans pitié tous ceux qui l'entouraient. Il n'en fallait pas plus pour que certains des nôtres, que je ne veux même pas qualifier, accusassent Libertad d'être un mouchard.

La justice anarchiste ne diffère guère de celle des hommes. »

Visitant l'Italie au cours d'un voyage vers la Tunisie, avec Mauricius en 1909, Rirette attrape une méningite cérébro-spinale et doit rentrer seule à Paris, où elle rencontre à nouveau Kibaltchiche.



« À L'Anarchie, on lui a fait une réception plutôt fraîche. Il puait "l'intellectuel" à plein nez, et ça c'est une chose que certains camarades ne pardonnent pas. Quant à moi, il me tapait de plus en plus sur les nerfs. Assidu à nos causeries du lundi, il y prenait quelquefois la parole. Aussitôt, j'intervenais pour rétorquer à ses arguments. Je le faisais avec âpreté. Il me répondait avec politesse. Je l'aurais giflé.

Un ami commun, qui avait sur moi depuis près de trois ans une grande influence morale [Mauricius ?], se moquait sans cesse de nous : il vous suffira, me dit-il, de bavarder ensemble une heure, pour que vous tombiez d'accord.

Et un beau jour, il nous présenta d'autorité l'un à l'autre à l'université populaire du Faubourg Saint-Antoine. Mon vieil ami avait raison. »

Le 23 décembre 1911, trois jours après le crime de la rue Ordener (où l'encaisseur Caby est attaqué en plein jour par les bandits en auto. Combien aura-t-il fallu de morts pour mettre aux mains de quelques bourgeois les 300 000 francs dérobés ?), on frappe chez Rirette et Victor :

« Dans l'encadrement de la porte se profilent deux silhouettes. L'une toute petite ; l'autre plus grande. C'est Caillemin, c'est Garnier. [Le gringalet c'est Raymond la science, le grand l'insoumis Octave] :

○ On en avait assez, répond Caillemin. Nous ne pouvions plus vivre comme cela. On en avait soupé des théories, des principes, des axiomes. Le bien-être promis se faisait trop attendre ! Nous croyions le conquérir d'un coup.

... On traque sans merci Bonnot, Garnier, Caillemin, Carrouy. Ceux-ci ont enfin fait appel "aux copains". Ils trouvent des bonnes volontés mais leur vie est misérable. Le fait est qu'ils demeurent terrés.

Une collecte produit 60 francs. Deux jours après apparaît le copain qui devait les leur porter : ILS ne veulent rien accepter... Il rend trente francs et présente une note de frais pour le reste. Beau trait d'individualisme ! Dois-je dire, pour couper court à toute équivoque, que parmi les communistes, où je compte de bons amis, on ne s'abaisse pas à la "combine" et qu'on y répudie tous les procédés louches euphémiquement dénommés illégalisme par ceux qui en bénéficient ?

Ce qui manquait le plus à la bande, ce fut l'organisation. »

Victor Serge a écrit : Les histoires de crimes de sang plaisent toujours au public. Être solidaire des réfractaires économiques ne signifie pas non plus prôner le vol ou l'ériger en tactique.

Après l'insurrection russe de 1917, Serge essaye de rentrer en France : il déclare au consul de Russie à Barcelone qu'il veut s'engager dans un régiment de soldats russes qui combattent avec les alliés. Mais il ignore qu'une mutinerie vient d'éclater au camp de La Courtine (Creuse), où ces troupes étaient cantonnées. Il sera interné à Fleury-en-Brière en octobre 1917. Puis expulsé le 2 janvier 1918 vers la Russie bolchévique. Là, il justifie la terreur communiste. Sorti d'URSS en avril 1936, il revient en France avant de partir au Mexique en 1941. Il y meurt le 17 novembre 1947, supportant mal le climat de Mexico.

Ainsi s'achèvent les aventures anarchistes de la Limousine Rirette et du grand amour de sa vie. Les membres de la Bande à Bonnot qu'ils ont côtoyés n'étaient pas des martyrs de la cause, mais assumaient leur délinquance.

À partir des longues citations tirées de ses *Souvenirs d'anarchie*, il est facile de constater les extraordinaires qualités pédagogiques de Rirette, son style clair et créatif, ses leçons de l'expérience résumées en une phrase lapidaire. Comment résister au parallèle entre cette véritable objectrice de conscience (ou insoumise intégrale) et l'enseignant hors pairs et hors système que fut Sébastien Faure, son contemporain, initiateur de l'école libertaire La Ruche et inventeur du désarmement unilatéral total et immédiat, comme unique remède aux guerres et à leurs préparations ?

CIRA Limousin

Joseph ALBERT, dit Libertad (1875-1908)

« Il avait un front immense et bombé, un peu chauve, et une longue chevelure en broussaille. Il portait toute sa barbe. Son torse était puissant. L'usage des béquilles avait remonté ses épaules. Car il ne touchait pas la terre. Sous sa longue blouse noire de typographe, ses deux jambes étaient ballantes, les pieds nus dans des sandales.

Sa voix méridionale était chaude et entraînante :

- **Moi, je suis anarchiste ! criait-il. Libéraire ? Non ! La liberté c'est comme une statue... Ça n'existe pas ! Nous ne sommes pas nés libres. Pour s'affranchir, il faut combattre !**
- **L'ÉLECTEUR, VOILA L'ENNEMI ! Le seul moyen de supprimer les lois était de ne pas élire de députés. Et le responsable du député, n'était-ce pas l'électeur ?**
- **Résignés, regardez, je crache sur vos idoles, je crache sur Dieu, je crache sur la Patrie, je crache sur le Christ, je crache sur les Drapeaux, je crache sur le Capital et sur le Veau d'Or, je crache sur les Lois et sur les Codes, sur les Symboles et les religions : ce sont des hochets, je m'en moque, je m'en ris... Ils ne sont rien que par vous, quittez-les et ils se brisent en miettes... (*L'Anarchie*, 13 avril 1905)**

Il vivait avec deux institutrices, qui l'aidaient à composer son journal L'anarchie. L'une d'elle était Anna Mahé, qui avait adopté une nouvelle orthographe baroque : « plaisir, intelligent... »

Rirette Maîtrejean